



HAL
open science

La non-parentalité au XXI^e siècle : étude des childfree

Zoë Dubus, Yvonne Knibiehler

► **To cite this version:**

Zoë Dubus, Yvonne Knibiehler. La non-parentalité au XXI^e siècle : étude des childfree. Sextant: Revue du Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les femmes, 2020, No children, no cry, 36, pp.191-209. hal-02559478

HAL Id: hal-02559478

<https://amu.hal.science/hal-02559478>

Submitted on 13 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

La non-parentalité au XXI^{ème} siècle

Étude des « childfree »

Zoë Dubus et Yvonne Knibiehler

Résumé :

La légalisation de la contraception et de l'avortement dans les années 1970 en France permet pour la première fois aux couples de penser sereinement une vie commune sexuellement active sans enfant. Le féminisme de la deuxième vague avait évincé les questions de maternité pour permettre aux femmes de s'émanciper de leur unique statut de mères potentielles. Les femmes des années 1980 qui refusaient la maternité avaient donc tendance à expliquer ce choix par l'envie de mener une carrière, qui aurait été entravée par la venue d'enfants. Nous souhaitons, dans notre article, questionner le vécu des générations actuelles revendiquant la non-parentalité. Pour ce faire, nous avons réalisé en 2017 une étude portant sur 737 personnes se déclarant « childfree » via un questionnaire diffusé notamment sur les réseaux sociaux. Près de 80% des personnes ayant répondu à notre enquête sont des femmes, et plus de la moitié (59%) ont moins de 29 ans. Notre article vise donc à proposer un compte rendu de cette étude en y apportant des éléments issus de la littérature scientifique sur le sujet. Ce travail permettra d'éclairer les problématiques contemporaines de la nonparentalité choisie, via ses permanences (notamment la stigmatisation des femmes ou le difficile accès à la stérilisation) et ses ruptures (par exemple le recours aux réseaux sociaux comme espace d'entraide ou la revendication de l'absence de désir d'être parent comme raison principale de ce choix de vie).

Abstract:

The legalization of contraception and abortion in the 1970s in France makes it possible for couples, for the first time, to think serenely about a sexually active life without children. Second wave feminism had squeezed out maternity issues to allow women to emancipate themselves from their unique status as potential mothers. Women in the 1980s who refused motherhood tended to explain this choice by wanting to pursue a career that would have been hampered by the arrival of children. In our article, we wish to question the lived experience of current generations claiming non-parenthood. To do this, we conducted in 2017 a study of 737 people declaring themselves "childfree" via a questionnaire distributed especially on social networks. Nearly 80% of those surveyed are women, and over half (59%) are under 29 years of age. Our article aims to provide an account of this study by bringing elements from the scientific literature on the subject. This work will shed light on the contemporary problems of chosen non parenthood through its permanencies (notably the stigmatization of women or the difficult access to sterilization) and its breaks (for example the use of social networks as a support space or claiming the absence of desire to be a parent as the main reason for this choice of life).

L'association DEMETER-CORE ¹, espace de recherche et de réflexions sur le féminisme et la maternité, détermine chaque année un thème de recherche. Percevant à travers la presse et les réseaux sociaux une certaine mise en visibilité de la revendication du non-désir de parentalité parmi les nouvelles générations, nous avons choisi d'étudier en 2017 les problématiques liées à ce sujet pour les nouvelles générations ainsi que les éventuelles mutations en cours. Chez celles-ci, les réseaux sociaux constituent un nouvel espace de réflexion et d'échange mais aussi de soutien pour les personnes qui affirment ne pas vouloir devenir parent un jour et qui s'auto-désignent des « *childfree* ». Ainsi, des groupes de discussions spécialisés, aux noms évocateurs (« Non, je ne veux pas d'enfant », « Être *childfree* : réflexion et débats » ou encore « Groupe de Support pour *Childfree* ») émergent-ils sur le réseau Facebook depuis quelques années, et permettent à leurs membres de sortir de leur isolement et de lutter contre certaines formes de stigmatisation. Nous avons ainsi souhaité que notre questionnaire concernant le non-désir d'enfant soit diffusé largement sur internet et notamment sur les réseaux sociaux de manière à toucher un public large et principalement jeune. Ce questionnaire créé en ligne sur la plateforme « Google Forms » se proposait de mieux connaître les personnes déclarant ne pas souhaiter devenir parents un jour et leur donner un espace d'expression. Celui-ci a été largement mobilisé puisque nous avons eu la surprise de recueillir 737 réponses. Outre les différents groupes de discussions dédiés, nous avons également partagé ce questionnaire dans les commentaires de tout article publié en ligne dans la presse populaire traitant de cette question, mais également sur des forums de tout type abordant la question de la non-parentalité (deux exemples opposés : le site féministe Madmoizelle et le site de jeu « ma-bimbo.com »). Enfin, le questionnaire a également circulé par les réseaux personnels des personnes ayant répondu ou trouvé un intérêt dans ce sujet. Diffusé entre juin et août 2017, les réponses étaient ouvertes aux francophones en général. Chaque question, à choix multiple, était suivie d'un espace libre de manière à recueillir les remarques des répondant·e·s. L'objectif de cette étude était donc de donner la parole à des individus jeunes affirmant leur refus de la parentalité et d'évaluer leur homogénéité ou au contraire leur hétérogénéité concernant leurs origines sociales, leur niveau d'études, leurs expériences et leurs arguments.

En France, les données de l'enquête *Fécondité, contraception et dysfonctions sexuelles* (Fecond), menée en 2010 auprès de 8648 répondant·e·s entre 15 ans et 49 ans, menée par l'INSERM et l'INED, permettent d'évaluer à 4,3% le nombre de femmes et à 6,3% d'hommes n'ayant et ne voulant pas d'enfants en France. Les quelques études existant en France concernant la non-parentalité sont rares, et comportent des biais. Un de ceux-ci concerne l'âge des personnes étudiées, souvent des personnes ne pouvant plus avoir d'enfant, nées aux alentours des années 1960. Elles ne questionnent donc pas les mutations en cours actuellement, ni le positionnement des nouvelles générations à ce sujet. D'autre part, ces études se basent sur des personnes n'ayant pas eu d'enfant, et n'étudient souvent pas le choix d'en avoir ou pas : certaines personnes ne peuvent pas ou plus en avoir, pour de nombreuses raisons qui peuvent être médicales ou personnelles, et ces personnes ne doivent donc pas être considérées de manière automatique comme étant « *childfree* ». La sociologue Charlotte Debest est l'une des références françaises sur cette question. Or son enquête, publiée en 2014 dans l'un des premiers livres en France à aborder cette question, ne concerne que 51 personnes, entre 30 ans et 63 ans, la plupart diplômées de l'enseignement supérieur ².

Plus de la moitié des répondant·e·s à notre questionnaire (59,8%) ont moins de trente ans. Notre panel est relativement divers puisque les personnes ayant souhaité répondre sont de catégories socio-professionnelles et de niveaux d'études variés. Ainsi, 13% de leurs pères sont des ouvriers, 31% de leurs mères des employées. Dans notre panel, 30% des répondant.es ne sont pas passé.es par l'université. En revanche une très large majorité de femmes ont répondu, peu d'hommes ayant été intéressés par le questionnaire bien qu'ils aient été largement sollicités par de nombreux appels spécifiques. Nous avons voulu proposer un questionnaire inclusif permettant aux personnes ne se

¹ L'association DEMETER-CORE, fondée en 2009 par Yvonne Knibiehler et Francesca Arena, s'est donné pour objectif d'harmoniser les relations entre féminisme et maternité, plus spécialement dans l'aire méditerranéenne. Elle a organisé des rencontres-débats et des colloques (2011 : *La maternité à l'épreuve du genre* ; 2013 : *Travail et maternité dans l'aire méditerranéenne*). En 2017 et en 2018, elle a lancé des enquêtes sur le désir et le non-désir d'enfant.

² Ch. Debest, *Le choix d'une vie sans enfant*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. Voir aussi analyses quantitatives : <https://www.ined.fr/fr/publications/population-etsocietes/rester-sans-enfant-choix-vie/>.

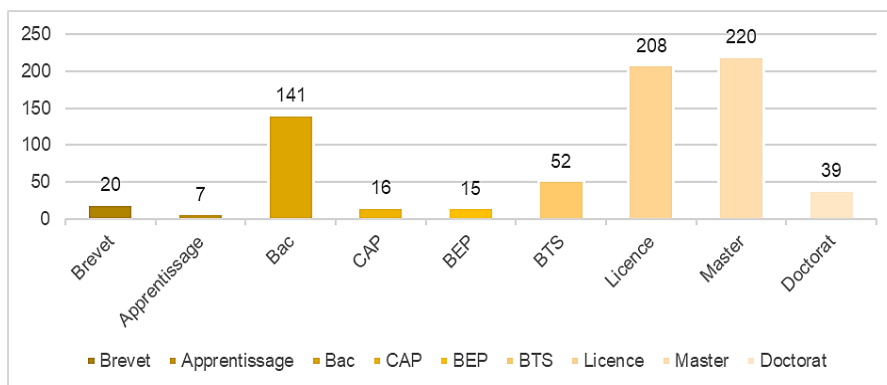
définissant pas par un genre spécifique de se sentir incluses en se signalant comme « non binaire ». Ce point a été apprécié mais difficile à traiter dans les résultats : nous allons le voir, avoir été assignée femme à la naissance a un impact déterminant sur l'expérience des *childfree* et nous n'avons pas prévu de question concernant l'assignation des personnes non binaires. Leurs réponses n'apparaissent donc pas dans la suite des analyses.

Tableau 1. Caractéristiques des répondant·e·s

	Nombre de répondant·e·s N= 737	Pourcentage %
Genre		
Femme	573	77,7
Homme	115	15,6
Non binaire	47	6,4
Âge		
17-19	59	8,4
20-25	241	32,8
26-29	137	18,6
30-35	181	24,6
36-39	58	7,9
40-49	51	6,9
50-60	7	0,9
Le couple		
En couple hétérosexuel	387	52,5
En couple homosexuel	23	3,1
En couple hétérosexuel libre	32	4,3
En couple homosexuel libre	2	0,3
En couple non hétérocisnormatif	24	3,3
En couple hétérosexuel poly amoureux	23	3,1
En couple homosexuel poly amoureux	3	0,4
Célibataire	181	24,6
Ne souhaite pas être en couple	31	8,3

Source : enquête *Childfree*, DEMETER, 2017.

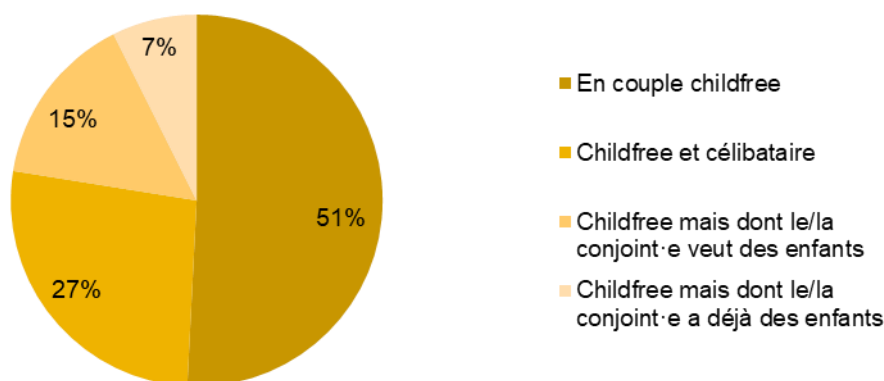
Tableau 2. Niveau d'études des répondant·es



Source : enquête *Childfree* 2017

La plupart des *childfree* de notre enquête sont en couple avec une personne elle-même *childfree*. Il n'y a cependant pas de consensus : certain·e·s ont un·e conjoint·e ayant déjà des enfants, d'autres sont en couple avec une personne désirant en avoir. Ce dernier cas est l'objet de tensions importantes dans le couple, qui se résolvent souvent par une rupture, en témoignent les nombreux témoignages sur les réseaux sociaux. La situation de « beau-parentalité » des personnes *childfree* serait une étude à mener.

Tableau 3. Les *childfree* et leurs conjoint·e·s



Source : enquête *Childfree* 2017

Nous n'avons pas la prétention d'établir avec cet article des statistiques nationales, ni de produire un « portrait type » de la personne *childfree*. Il s'agira plutôt pour nous de donner à voir un phénomène d'une ampleur relative mais toutefois d'un intérêt important, et d'en questionner les problématiques tout en soulignant les points d'entrées pertinents pour de nouvelles enquêtes avec un protocole méthodologique plus élaboré. Le travail présenté ici n'est pas une étude qualitative mais quantitative. Son analyse s'accompagnera d'un va et vient systématique entre les données et des hypothèses interprétatives, auxquelles s'ajouteront des données issues d'autres études. Cet article analysera le concept de « *childfree* » et mettra en lumière les mutations liées à la parentalité depuis la normalisation de la contraception. Nous insisterons sur le poids et l'injonction que représente la maternité pour les femmes. Nous traiterons du faisceau d'arguments avancés par les *childfree* pour justifier leur non-parentalité et montrerons comment les réseaux sociaux permettent à une parole de se libérer des conventions. Enfin, nous aborderons le « parcours du combattant » que représente l'accès à la stérilisation des non-parents en France. En guise de conclusion, cet article se terminera par des réflexions de l'historienne Yvonne Knibiehler sur le phénomène des *childfree*.

« *Childfree* » ?

Jusqu'à une période récente, aucun terme spécifique ne désignait le fait de demeurer sans enfant. Or un concept n'ayant pas de nom n'a pas d'existence concrète dans l'imaginaire collectif et l'emploi

d'un mot nouveau représente donc une rupture, un enrichissement, un approfondissement. Comme l'explique le sociologue Didier Eribon, « La "nomination" produit une prise de conscience de soi-même comme un "autre" »³. Le mot *childfree*, sans enfant, s'oppose au terme « childless », dont le suffixe indique une privation, et se calque sur les tournures comme « gluten-free » qui indiquent une absence positive. À cela s'ajoute la notion de liberté (*free*) induite par ce choix de vie, avoir un enfant étant compris comme une contrainte. Ce terme a été introduit par le magazine *Time* en 1972 lors de la création de la *National Organization for Non-Parents* qui avait pour but de soutenir les personnes qui ne voulaient pas d'enfant et lutter contre le pro-natalisme. En France, il faut attendre 2014 pour qu'une association, l'*Union des childfree francophones*, soit créée. L'utilisation d'un anglicisme permet de constater l'invisibilisation du choix de rester sans enfant en France. En effet, les premières études françaises sur la question, qui datent du milieu des années 1990, ont plus de vingt ans de retard sur celles provenant des pays anglo-saxons. Il y a donc une certaine réticence française pour penser ce phénomène. Ainsi, si plusieurs mots ont été proposés ces dernières années pour tenter de trouver un terme définissant les personnes faisant le choix de rester sans enfants⁴, le terme « *childfree* » semble rester le plus utilisé et le plus efficace. Son abréviation « CF » est particulièrement utilisée sur les réseaux sociaux.

Les mutations actuelles des nouvelles générations face à la procréation

Pour les générations actuelles, l'accès libre à la contraception s'est généralisé puisque seulement 8%⁵ des femmes qui ne souhaitent pas être enceinte n'utilisent aucun contraceptif⁶. Dans ce contexte, avoir un enfant relève le plus souvent d'un acte intentionnel : les couples qui souhaitent devenir parents doivent décider l'arrêt de la contraception. Le nombre de femmes qui n'auront pas d'enfants à l'issue de leur vie fertile est ainsi en augmentation dans tous les pays occidentaux⁷. Un changement important dans la fécondité des Français s'est produit il y a seulement 40 ans, au milieu des années 1970. Or si les études ne se basent presque que sur des personnes nées dans les années 1960, comment comprendre les mutations actuelles de générations nées à partir des années 1980, durant lesquelles la contraception est véritablement devenue banale et universelle ? L'invention d'internet est également centrale dans la question du choix de ne pas avoir d'enfant puisque les *childfree*, population qui s'écarte de la norme, peuvent s'y retrouver, échanger, se soutenir.

L'« infécondité », un concept féminin ?

Dans l'immense majorité des études, « l'infécondité » est pensée comme concernant surtout les femmes. Il est établi qu'en France, la charge de la contraception pèse presque uniquement sur elles au sein du couple. L'enquête de la sociologue Charlotte Debest met ainsi en évidence le fait que les femmes sont tenues pour seules responsables de la charge de procréer. C'est ce que nous avons pu constater dans notre propre enquête : une majorité de femmes ont répondu (15% d'hommes seulement ont rempli le questionnaire) et plus de 91% des femmes ont dit leur volonté de voir commercialisée la pilule contraceptive masculine, notamment pour responsabiliser les hommes au sujet de la procréation et plus largement de la question de la sexualité protégée du risque d'une grossesse.

La presse semble également unanime lorsqu'il s'agit de traiter des *childfree* puisque presque toutes les publications sont centrées sur « ces femmes » qui ne veulent pas d'enfant⁸. Ceci n'est pas le seul

³ D. Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p. 30-31.

⁴ Nullipare ; « SEnVol » = Sans enfants volontaires (Charlotte Debest) ; Stérilité volontaire ; Sans enfant par choix (SEC) ; « Anti-pare » ; « No-kid ».

⁵ Ce chiffre est en augmentation depuis la « crise de la pilule » ces dernières années : il était encore de 3% en 2012 (N. Bajos *et al.*, « La contraception en France : nouveau contexte, nouvelles pratiques ? », *Population et Sociétés*, n° 492, septembre 2012).

⁶ Santé publique France, « Baromètre santé 2016, contraception », INPES, en ligne : <http://inpes.santepubliquefrance.fr/CFESBases/catalogue/pdf/1806.pdf>

⁷ L. Bodson, « De plus en plus de femmes sans enfant », *Les cahiers du CEPS/INSTEAD*, Avril 2010, p. 7.

⁸ Par exemple : « Heureuses et sans enfants », *Elle*, 2007 ; « *Childfree* : Ces femmes qui ne veulent pas d'enfants », *Grazia*, 2011 ; « Femmes sans enfant, c'est pas la mère à boire », *Libération*, 2014 ; « Toute la vérité sur les femmes sans enfant », *Le Huffington Post*, 2014 ; « Heureuses sans enfants, et alors ? », *Le Monde*, 2014 ; « Les femmes sans enfant

fait de la presse générale puisque le dernier numéro de la revue *Travail, genre et sociétés* a pour thème : « Sans enfant. Le point de vue des femmes ». Les livres dédiés sont presque systématiquement écrits par des femmes, concernant des femmes ⁹. De même, les commentaires en ligne liés aux articles sur les *childfree* ne prennent souvent en compte que les femmes comme si elles étaient les seules engagées dans le processus de procréation.

L'injonction à la maternité n'a donc toujours pas aujourd'hui d'équivalent masculin selon la formule de Charlotte Debest, et même si l'on constate que la presse, de manière générale, publie des articles positifs au sujet des *childfree*, cette fixation sur les femmes pose problème.

En effet, il est significatif que la question de la parentalité, lorsqu'elle est posée à un homme, soit systématiquement renvoyée à un projet de couple et non à un choix personnel. Charlotte Debest le montre bien : pour la société, un homme ne fait jamais vraiment le choix de la paternité, c'est la femme qui la lui impose.

Leur entourage considère d'ailleurs la plupart du temps que quoi qu'ils disent aujourd'hui, le jour où leur compagne désirera un enfant, ils se rangeront à ce projet d'enfant. Cela rappelle ainsi avec force que les enfants – qu'ils soient désirés, fantasmés, présents, absents, retardés, avortés, procréés avec l'aide de l'assistance médicale – sont pensés comme une affaire de femmes ¹⁰.

Le fait qu'ils aient moins besoin de se retrouver sur des groupes *childfree* sur les réseaux sociaux ¹¹, et qu'ils ne soient que 15% à avoir souhaité répondre à notre questionnaire soulève une autre problématique : les femmes sont confrontées à une plus forte stigmatisation que les hommes lorsqu'elles affirment leur volonté de ne pas avoir d'enfant. En effet, celles-ci ressentent plus fortement le discours normatif qu'on leur assène, et qui porte principalement sur le fait que tôt ou tard leurs « hormones » finiront bien par se réveiller. Cette argumentation, qui suppose que les femmes seraient incapables de faire un tel choix, considéré comme trop extrême, évolue avec son âge : autour de 20 ans, l'attitude n'est pas prise au sérieux (« moi aussi à ton âge je n'en voulais pas ») ; passé 30 ans, les interlocuteurs semblent insister davantage sur les regrets qu'auront nécessairement ces femmes lorsque leur corps ne sera plus en mesure de procréer. On le voit sur ce graphique, issu de notre étude, trois fois plus d'hommes que de femmes n'ont jamais subi aucune remarque négative concernant leur choix. Inversement, trois fois plus de femmes ont subi des remarques concernant un problème de féminité lié à ce choix, quant à l'horloge biologique, elle semble ne devoir sonner que chez celles-ci. De même, les femmes sont plus susceptibles de ne pas pouvoir se réaliser « en tant que femme » sans devenir mères. En revanche le fait de n'être « pas normal·e » et d'être immature en affirmant ne pas vouloir d'enfant est presque également partagé.

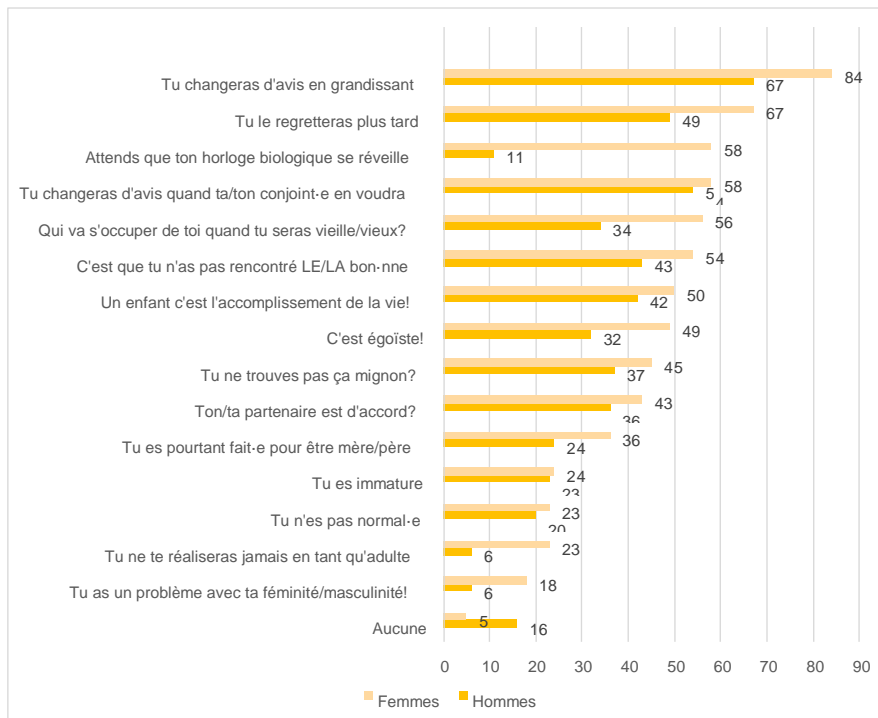
Tableau 4. Remarques subies selon le genre (en %)

doivent-elles encore se justifier ? », *Marie-Claire*, 2015 ; « “J’ai décidé d’être stérile” – Le webdocumentaire sur la stérilisation volontaire des femmes qui ne veulent pas être mères », *Les Inrocks*, 2015.

⁹ I. Tilmant, *EpanouiE avec ou sans enfant*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2008 ; E. Vallée, *Pas d'enfants pour Athéna*, Paris, MJW Féditions, 2014.

¹⁰ Ch. Debest, « Carrières déviantes. Stratégies et conséquences du choix d'une vie sans enfant », *Mouvements*, n° 82, 2015, p. 117.

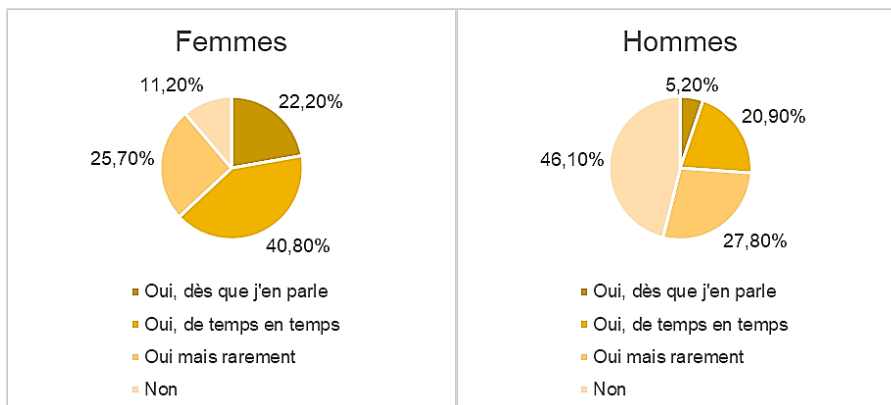
¹¹ Le principal groupe de *childfree* sur les réseaux sociaux, « *childfree* francophones », compte ainsi 77,7% de femmes, 85% dans le groupe « Le défouloir des *childfree* ». Ce dernier groupe n'existait plus lors de la finalisation de notre article.



Source : enquête *Childfree* 2017

Comme l'analyse Charlotte Debest, « la construction d'une vie sans enfant en France s'inscrit en effet dans le modèle de "carrière déviante" » théorisée par le sociologue Howard Becker dans son fameux livre *Outsider* en 1985 : « ne pas vouloir d'enfant, c'est bien s'écarter de la norme dominante, de l'injonction à constituer une famille »¹². Le désir d'enfant étant perçu comme une évidence, ne pas en vouloir c'est se confronter à cette norme. On regrettera tout de même que des remarques parfois si agressives et humiliantes puissent être, encore aujourd'hui, si souvent adressées aux intéressé·e·s, remarques qui sont d'ailleurs en relation étroite avec le genre de la personne *childfree*.

Tableau 5. « Avez-vous subi des remarques désobligeantes concernant votre choix ? », enquête *Childfree*, 2017



Source : enquête *Childfree* 2017

¹² Ch. Debest, « Carrières déviantes. Stratégies et conséquences du choix d'une vie sans enfant », *loc. cit.*, p. 116.

Le poids de la maternité

Nous l'avons dit, une majorité de femmes ont répondu à notre questionnaire. Elles ont souvent conscience que la maternité constituerait encore pour elles une charge bien plus lourde quant aux soins de l'enfant et du ménage. Les études le montrent : ce sont les femmes qui s'occupent des tâches ménagères, les femmes qui prennent en charge les soins les plus rébarbatifs, les moins valorisés liés aux enfants ¹³, les femmes qui touchent un salaire inférieur et à qui la situation familiale impose les temps partiels, les femmes encore qui, lors d'un divorce, se voient confier la garde des enfants à 80% ¹⁴. Le fait de devenir parent pèse donc toujours considérablement plus sur les femmes que sur les hommes et cette donnée est parfaitement intégrée par les femmes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant. Nous avons vu qu'environ 20% des participants s'avaient déclaré que les mauvaises relations familiales qu'ils avaient vécues étaient la cause de leur choix, de leur prise de conscience. Revenons sur cette donnée : en épluchant les témoignages, nombreux sont ceux qui décrivent des situations dans lesquelles la mère s'épuisait seule dans les tâches domestiques et liées aux enfants, que le père soit présent (mais inactif) ou non.

Ainsi :

Homme, 42 ans, n°143 : « un père absent car au travail pour faire vivre 3 enfants, sa femme et lui-même ».

Femme, 27 ans, n°252 : « Peut-être que si le poids de la maternité était moins lourd (mieux reparté avec celui de la paternité) mon avis serait différent. »

Femme, 22 ans, n°477 : « Je suis très critique vis-à-vis de la répartition au sein du couple, notamment du travail domestique/affectif/émotionnel. »

Femme, 39 ans, n°621 : « [les enfants] sont de vrais boulets pour les femmes. »

Homme, 29 ans, n°658 : « un père peu impliqué dans l'éducation et la relation avec ses enfants. »

Homme, 27 ans, n°714 : « C'est en voyant ma mère m'élevant seul et de tous les sacrifices qu'elle faisait pour moi que j'ai su que je ne voulais pas me sacrifier autant pour un enfant. »

Pour la philosophe et professeure de science politique Camille Froidevaux-Metterie, le choix de ne pas faire d'enfant serait, pour les femmes, l'émancipation ultime :

Ce n'est que depuis peu que l'on demande aux femmes ce qu'elles « font dans la vie » ; avant la rupture de la révolution féministe, la question ne se posait pas : elles faisaient des enfants. Elles n'y sont plus contraintes désormais et peuvent même le refuser, c'est là le summum de l'émancipation ¹⁵.

Nécessité de justifier ce choix aux yeux de la société

Affirmer que l'on ne veut pas avoir d'enfant, en particulier lorsqu'on est une femme, soumet donc à la stigmatisation et à l'incompréhension. Mais alors, pourquoi ne pas vouloir d'enfant ?

Deux réponses sont majoritaires : il y a tout d'abord l'absence de désir d'être parent, qui est souvent notée comme une raison suffisante. Vient ensuite la représentation de la maternité (ou de la parentalité) comme aliénante. Les personnes ayant répondu souhaitent conserver un certain mode de vie, rester libres autant que possible, point également souligné par les résultats de l'article « Rester sans enfant, un choix de vie à contre-courant » publié en 2014 ¹⁶.

Les *childfree* s'interrogent également sur le bien-être, sur le bonheur, sur l'existence générale de l'enfant et refusent d'imposer une vie qui sera sûrement de plus en plus difficile dans un monde dont l'avenir est perçu comme incertain.

¹³ « Les femmes passent deux fois plus de temps que les hommes à faire le ménage et à s'occuper des enfants à la maison », Insee, 2010.

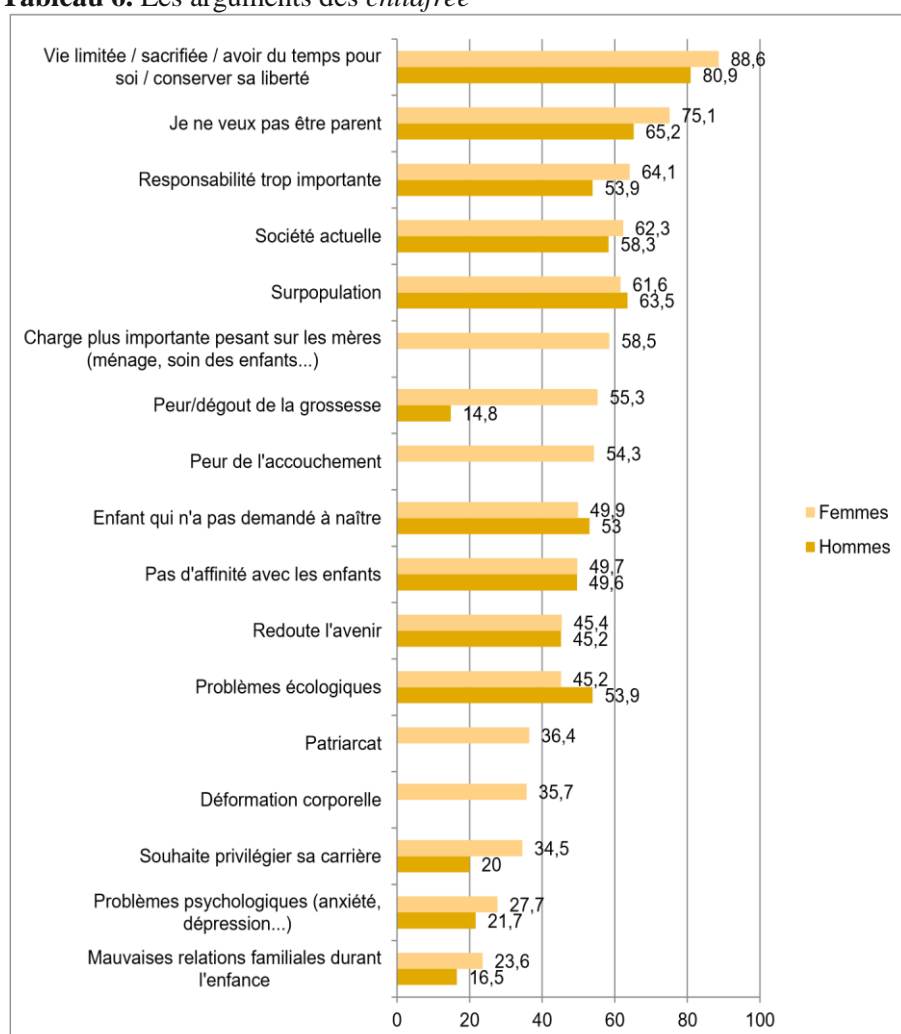
¹⁴ Il faut bien faire attention à ce dernier chiffre, puisque des mouvements masculinistes tentent de faire croire que les hommes sont spoliés dans les jugements rendus à la faveur des femmes : il n'en est rien puisque dans 82% des cas il n'y a pas de conflit sur ce choix : Divorces, ministère de la justice, 2003.

¹⁵ C. Froidevaux-Metterie, « La non-maternité, ultime liberté », *Philosophie magazine*, 2015.

¹⁶ M. Mazuy, Ch. Debest, l'équipe de l'enquête Fecond, « Rester sans enfant : un choix de vie à contre-courant », *Population et Sociétés*, n° 508, février 2014.

Plus de femmes que d'hommes souhaitent privilégier leur carrière, et cela doit être mis en relation avec la perturbation que constitue actuellement la naissance d'un enfant, qui pèse bien plus sur la carrière des femmes que sur celle des hommes. Les questions de l'écologie, de la surpopulation, d'un avenir perçu comme anxiogène, de la société dans laquelle l'enfant naitrait sont des problèmes relevés chez une personne sur deux. La peur ou le dégoût de la grossesse et de l'accouchement sont présents chez la moitié des femmes mais ne semblent pas être importants du côté des hommes. L'élargissement de la diffusion de la parole des femmes et des mères sur internet a permis de multiplier les témoignages de maltraitance médicale, et de nombreuses études médiatisées ont questionné la pratique de l'épisiotomie ou la césarienne systématique dans certaines cliniques. Certaines participantes regrettent au contraire de ne pas pouvoir expérimenter la grossesse. Les problèmes psychologiques ou les mauvaises relations dans l'enfance comptent dans la décision pour 2 participant·e·s sur 10.

Tableau 6. Les arguments des *childfree*



Source : enquête – *Childfree* 2017

Les participant·e·s ont souvent évoqué plusieurs raisons pour justifier leur nondésir de parentalité. Or nous sommes devant une nouvelle problématique : si les jeunes générations ne veulent pas d'enfant, c'est d'abord par leur volonté de ne pas être parent. Ils et elles se réalisent autrement que dans la parentalité. Nombreuses sont les personnes qui ont précisé, à la suite du questionnaire à choix multiple présenté, qu'elles avaient coché des cases qui ne représentaient pas les arguments principaux de leur choix. En fait, bien souvent, les *childfree* ont été habitués à devoir trouver des raisons « valables » pour justifier leur choix et persuader leur interlocuteur du sérieux de leur décision.

En voici quelques exemples :

Femme, 31 ans, n° 43 : « J'ai tendance à dire que j'ai cinq-cent raisons de ne pas en avoir. De base, je ne vois juste pas de bonne raison d'en avoir ».

Femme, 24 ans, n° 178 : « aucune affinité pour « tout ça » ».

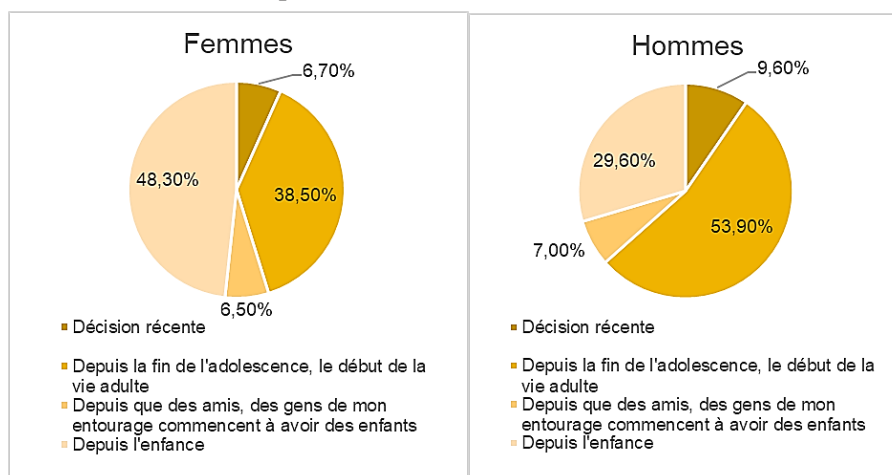
Femme, 25 ans, n° 182 : « Je n'ai tout simplement jamais eu aucune attirance à l'idée d'élever un enfant, malgré que je m'entende généralement très bien avec les enfants, comme je le disais précédemment, ce non-désir fait partie intégrante de moi-même et de mon caractère, c'est limite comme si c'était un point génétique interchangeable ! Je n'ai aucune envie, tout comme certaines personnes justement ressentent dès leur plus jeune âge l'envie d'être parent, de façon viscérale, comme une évidence ».

Femme, 29 ans, n° 416 : « D'abord et avant tout le fait que je ne veux pas être mère. Beaucoup du reste est valable : surpopulation, problème de société, pas envie de ce genre de responsabilité, etc. mais reste juste un bonus. Si on souhaite des enfants, si on en a le désir réel, c'est pas d'avoir moins de grasse mat qui fait mettre une croix sur ce désir ».

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples. Beaucoup soulignent le fait qu'ils n'ont aucun désir de faire des enfants, que cette idée leur est parfaitement étrangère, que la vie de parent n'est pas pour eux. D'ailleurs, une bonne partie d'entre eux déclarent ne pas avoir fait de choix : il s'agit à la rigueur d'une prise de conscience. Pour mieux comprendre, il est possible de faire une analogie avec les végétariens : certains détestent manger de la viande depuis l'enfance quand d'autres, prenant conscience de l'impact écologique et de la torture animale, prennent la décision de ne plus manger de viande. Entre ces deux pôles, il existe une multitude de positions, de la même manière que pour les *childfree* : certains ont des raisons, d'autres pas.

Les femmes affirment avoir pris cette décision durant l'enfance tandis que pour les hommes c'est à l'adolescence qu'ils ont pris conscience de cette volonté de ne pas avoir d'enfant. Là encore, cette donnée se comprend parfaitement au regard de la société actuelle dans laquelle les petites filles sont très vite assignées à la maternité, par exemple dans les jouets qu'on leur propose. La question se pose donc plus tôt chez celles-ci. C'est un choix, une prise en conscience qui se fait progressivement lorsque l'individu se projette dans son futur. Cela pose donc la question de la pertinence des remarques du type « tu changeras d'avis », si souvent entendues et combattues par les participante·s à l'étude.

Tableau 7. Période de prise de décision



Source : enquête *Childfree* 2017

Les réseaux sociaux, nouveaux espaces de légitimation

Les réseaux sociaux et notamment les groupes destinés aux *childfree* doivent également être étudiés : une partie importante de leurs membres expriment parfois très durement leurs ressentis envers des parents « trop laxistes », la gêne que représente pour eux la présence d'enfants dans les lieux publics (notamment à cause du bruit). Ils et elles trouvent parfois abusive la part du budget de l'État allouée à

l'éducation, rechignent à payer des impôts qui financeront les congés parentaux, s'insurgent contre le congé paternité. Ainsi, certains *childfree* utilisent ces groupes à la manière d'un « défouloir »¹⁷ contre une société nataliste et stigmatisante, et opèrent une stigmatisation à rebours. La parentalité, disent-ils, est « un choix de vie » qui implique des sacrifices. Ceux qui font ce choix n'ont pas à se plaindre des conséquences : ni des souffrances subies par les femmes durant la grossesse et l'accouchement, ni de la fatigue qu'impose le fait d'élever des enfants, ni de la brièveté du congé paternel. À l'inverse, des groupes spécifiques se sont créés n'autorisant pas ce type de commentaires, à l'image des « *childfree safe* ». Dans plusieurs autres groupes, un message d'introduction insiste sur le respect dû à tout individu, qu'il soit ou non *childfree*, et des modérateur·ice·s veillent à faire observer cette règle.

Au 18 avril 2019, on dénombrait seize groupes de parole sur Facebook destinés aux *childfree*. Certains excluent systématiquement les parents, d'autres les acceptent en tant qu'« alliés ». Une même personne peut s'inscrire dans plusieurs groupes. On constate ces dernières années une augmentation et une diversification des thèmes abordés spécifiquement, certains *childfree* se constituant ainsi en tant que communauté bien spécifique dans la société.

- « Non, je ne veux pas d'enfant », créé le 25/02/2008, 295 membres
- « VHEMT francophone », [Mouvement pour l'Extinction Volontaire de l'Humanité], crée le 20/04/2012, 700 membres
- « Les CF et leurs animaux », crée le 13/02/2013, 450 membres
- « Culture Childfree », crée le 6/09/2013, 150 membres
- « Expressions de Childfree », créé le 23/12/2014, 668 membres
- « Être Childfree: réflexion et débats », créé le 25/04/2015, 474 membres
- « Les childfree safe », créé le 26/11/2015, 131 membres
- « Childfree Only. Stérilisation volontaire. Démarches et témoignages », créé le 9/12/2015, 552 membres
- « Childfree Francophone », créé le 10/05/2016, 1209 membres
- « Childfree Francophone Et Vegan », créé le 27/01/2017, 581 membres
- « Groupe de Support pour Childfree », crée le 20/08/2017, 588 membres
- « Childfree à bord », créé le 11/02/2018, 315 membres
- « Quotidien CF », crée le 30/04/2018, 376 membres
- « CF ONLY – Stérilisation Volontaire non inclusif houlala surtout pas », crée le 11/05/2018, 53 membres
- « Childfree copinette sans enfants par choix communauté heureuse Francophone », créé le 17/05/2018, 222 membres
- « Les loisirs des Childfree », créé le 5/12/2018, 224 membres

On peut ajouter à ces références le groupe « Stérilisation Volontaire (Ligature, Essure, Vasectomie) », crée en 2015 et disposant de 7845 membres, non spécifiquement dédié aux *childfree* mais où ceux-ci peuvent trouver des informations, des conseils et du soutien. En effet, comme nous allons le voir, l'accès à la stérilisation est loin d'être facilitée pour les *childfree*.

La stérilisation volontaire, « parcours du combattant »

Cette option contraceptive est la plus répandue au monde¹⁸, bien sûr particulièrement pour des femmes ayant déjà eu des enfants ; la stérilisation à visée contraceptive est autorisée en France depuis 2001 à partir de 18 ans, sous réserve d'un délai de réflexion de 4 mois, et remboursée par la Sécurité sociale. Pourtant les Françaises sont très peu nombreuses à y avoir accès. 3,9% des femmes et 0,3%

¹⁷ Il existe un groupe *childfree* nommé spécialement « le défouloir des *childfree* » mais on retrouve dans tous les groupes des publications « anti-enfants/anti-parents ».

des hommes ont eu recours à cette méthode de contraception définitive en France ¹⁸, contre 11,3% des Espagnoles, 22% des Britanniques, 37% des Américaines et 56% des Brésiliennes ¹⁹. En France, la culture nataliste est très prégnante, nous l'avons vu. Des différentes mesures politiques de l'État français, visant à accroître les naissances, associées au paternalisme d'un corps médical largement masculin jusqu'à ces dernières décennies, et à l'influence toujours sensible des courants religieux, la stérilisation volontaire est un tabou bien plus important qu'ailleurs dans le monde, de même que la question du regret d'avoir eu des enfants ²⁰.

Les femmes et les hommes, que ce soit dans notre enquête, sur les réseaux sociaux, dans des études ou des documentaires, témoignent de cette difficulté de faire entendre leur choix de disposer librement et selon la loi de leur fertilité. Moqué·e·s et ridiculisé·e·s, infantilisé·e·s voire pathologisé·e·s, les requérant·e·s voient presque systématiquement leur projet refusé par les médecins ²¹ et certains n'hésitent pas à conseiller à leurs patient·e·s d'entamer un suivi psychiatrique. Dans notre étude, une majorité des personnes ont répondu qu'elles souhaitaient se faire stériliser ou qu'elles l'étaient déjà. La plupart expliquent le « parcours du combattant » qu'il leur a fallu traverser et font part des humiliations parfois infligées par des médecins. Plusieurs personnes disent avoir abandonné après avoir consulté plus de quatre gynécologues ou urologues.

Ainsi :

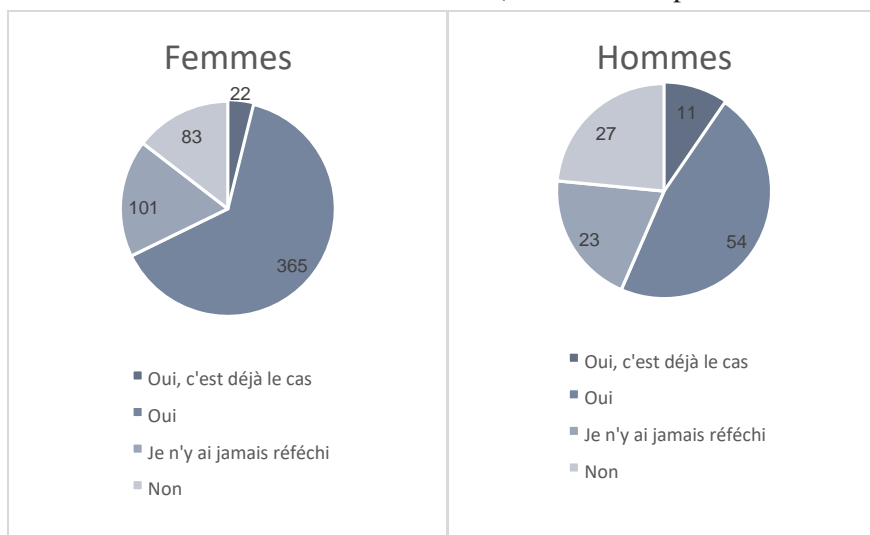
Femme, 37 ans, n° 265 : « On m'a toujours ri au nez et refusé la stérilisation à cause de mon âge et du fait que j'étais nullipare ».

Femme, 25 ans, n° 303 : « C'est une horreur. Personne ne veut le faire ! Il y a des jugements même de la part des médecins !! Et ils nous sortent les mêmes arguments que la population lambda... C'est l'incompréhension totale. Pas plus tard qu'hier, la secrétaire médicale m'a ri au nez quand je lui ai expliqué la raison de mon appel ! »

Femme, 26 ans, n° 39 : « J'en ai parlé à un médecin qui m'a balancé que » c'est un crime et que de toute façon je vais changer d'avis parce qu'avoir des enfants c'est la plus belle chose au monde » ».

Femme, 31 ans, n° 82 : « Question abordée aussi avec mon ex gynécologue qui a eu un petit sourire narquois et m'a laissé entendre que c'est une décision qui se prend quand on est en couple ».

Tableau 8. Attitude face à la stérilisation (« Seriez-vous prêt·e à vous faire stériliser ? »)



Source : enquête *Childfree* 2017

¹⁸ N. Bajos *et al.*, « La contraception en France : nouveau contexte, nouvelles pratiques ? », *loc. cit.*, p. 2.

¹⁹ ONU, *World Contraceptive Patterns*, 2013.

²⁰ O. Donath, *Regretting Motherhood. A study*, Berkeley, North Atlantic Books, 2017.

²¹ Même au sein de Centres de Planning Familial (Femme, 23 ans, n°326 ; Femme, 30 ans, n°312 ; Femme, 26 ans, n°733).

Beaucoup de gynécologues refusent d'opérer des patientes sans enfant, ou des femmes trop jeunes, au motif qu'il y a bien assez de méthodes contraceptives permettant de ne pas avoir recours à la stérilisation. Or quid des effets secondaires, du prix des contraceptifs (car non, ils ne sont pas tous remboursés), et du stress des retards de règles ou du déni de grossesse ²² ? Voici ce que nous en dit une des participantes : « Même si je prends diane35, je fais un test de grossesse par mois en attendant l'opération. C'est des cauchemars la nuit, le déni de grossesse est ma plus grande terreur personnelle. » (Femme, 27 ans, n° 134). Enfin et surtout pourquoi devoir utiliser une contraception toute sa vie si l'on sait que l'on ne souhaite pas procréer ?

Un argument important concerne le regret supposé que ces personnes stérilisées ressentiraient au moment où leur « horloge biologique » se manifesterait de manière inévitable, opinion qui va à l'encontre de toutes les études depuis les années 1970 sur l'inexistence d'un instinct maternel... Cette représentation est fautive : les femmes qui font le choix de la stérilisation le font en pleine conscience, et ne demandent une chirurgie réparatrice ou une fécondation in vitro que dans 0,3% des cas selon une étude menée à l'hôpital Bicêtre à Paris, entre 2006 et 2010, et portant sur près de 6 000 femmes ²³ !

Nous avons montré que la parentalité est, en France, toujours considérée comme une question de femmes. La non-parentalité aussi. En effet, et comme dernier comparatif, les Français sont encore moins nombreux que leurs compagnes à réaliser une vasectomie. Dans d'autres pays, cette méthode est pourtant considérée comme un mode normal de contraception masculine. Ainsi, si chaque année 1 500 vasectomies (stérilisation masculine) sont réalisées en France, aux Pays-Bas le nombre de ces opérations s'élève à 25 000 tous les ans, 18 000 au Québec, 60 000 au Royaume Uni ²⁴.

Commentaires de l'historienne Yvonne Knibiehler

En conclusion, on constate qu'une nouvelle génération est née ! Dans une société où la contraception et l'avortement sont banalisés la question de la parentalité se pose en termes inédits.

Les mammifères humains ont toujours voulu maîtriser leur fécondité, limiter leur reproduction ; ceux qui procréent ont rarement des familles nombreuses. Il y a là une permanence troublante. De quoi ont-ils peur ? De manquer de ressources ? Toutes les espèces vivantes limitent leur reproduction quand leur espace vital se réduit. Les pères de l'église trouvaient déjà le monde romain trop plein. Or notre planète est polluée, nos océans aussi.

Toutefois, le refus de procréer, ne serait-ce qu'un seul rejeton, ne relève pas de la simple prudence : il suppose une position de principe, au même titre que la vocation religieuse. C'est là ce qui mérite attention. Il serait utile d'étudier méthodiquement les arguments qu'avancent, au fil des siècles, ceux qui ne veulent pas devenir parents. Là, on trouverait sans doute des variables significatives. Les raisons peuvent être très diverses : chaque individu a les siennes. Quelles sont celles qu'avancent les *childfree* ? Dans quelle mesure sont-elles vraiment nouvelles ? Que nous apprennent-elles sur le présent et l'avenir de l'Occident ?

« Il n'est pas nécessaire de devenir mère ou père pour être heureux, se réaliser en tant qu'individu, mener une vie normale et épanouissante » disent les non-parents. On peut voir là une réaction contre l'idéalisation de la famille étroite, qui date des Lumières, et qui a caractérisé la culture bourgeoise. Cette dernière est effectivement en obsolescence. Une autre exigence des *childfree* confirme cette obsolescence : l'émancipation des femmes. Devenir mère reste pour les femmes une charge très importante qui impactera leur corps, leur relation de couple, leur liberté, leur travail, leur revenu. Le féminisme est certes un mouvement social déjà ancien, mais la proclamation du refus d'enfanter apparaît encore comme une insolence. Autre innovation scandaleuse : le refus de donner des raisons. Certaines personnes ne désirent simplement pas devenir parent : ce ne sera pas pour privilégier leur carrière, ni pour sauver la planète, ni parce qu'ils ont souffert dans leur propre famille, ni parce qu'ils pourraient transmettre une maladie héréditaire. C'est une simple décision personnelle, individuelle.

²² La peur du déni de grossesse chez les femmes *childfree* est omniprésente dans les témoignages sur les réseaux sociaux.

²³ P. Panel, S. Jost *et al.*, « Contraception des femmes françaises de 15ans à 45 ans : enquête nationale sur un échantillon représentatif de 5963 femmes », *European Journal of Obstetrics & Gynecology and Reproductive Biology*, vol. 42/6, 2014, p. 415-421.

²⁴ ONU, *World Contraceptive Patterns*, 2013

L'individualisme date, lui aussi des Lumières. Mais il ne s'était jamais exprimé avec une telle désinvolture, au mépris du natalisme et du familialisme officiel. Ce choix choque encore énormément la société française, mais les réseaux sociaux favorisent la liberté de parole, d'échange d'expérience, de conseils, etc.

Notre enquête a mis aussi en lumière le fait que les *childfree* ont envie de s'exprimer. Ils veulent dénoncer la forte stigmatisation sociale qu'ils endurent. Ils ont besoin d'être mieux accompagnés et compris par le monde médical. Les lois concernant la stérilisation doivent également être respectées et permettre à toute personne, *childfree* ou non, de mettre un terme à sa fertilité.

Il n'existe pas un type unique de *childfree*. Certains aiment les enfants, peuvent d'ailleurs appartenir à l'éducation nationale, d'autres pas. Certaines craignent si fort la grossesse et l'accouchement qu'elles refusent de devenir mères, d'autres sont sages-femmes et trouvent ce moment « magnifique »²⁵. Certains ont subi de graves difficultés relationnelles ou matérielles dans leur enfance et ne souhaitent pas reproduire ou risquer de reproduire ce schéma. D'autres au contraire ont eu une enfance heureuse.

Ce qui caractérise le mieux le message quelque peu révolutionnaire des *childfree* c'est peut-être son articulation avec l'écologie. Une remise en question de la croissance à tout prix, de la consommation sans mesure, du gaspillage, de la destruction. Elles, ils construisent à leur manière une réflexion sur l'avenir de notre espèce.

Bibliographie

- Bailly C., *Sage-femme et non-désir d'enfant : une ambivalence ? Etude des personnalités professionnelles et individuelles des sages-femmes n'ayant pas de désir d'enfant au travers de neuf entretiens semi-dirigés*, Mémoire, École Régionale de sages-femmes, Tours, 2019.
- Bajos N. et al., « La contraception en France : nouveau contexte, nouvelles pratiques ? », *Population et Sociétés*, n° 492, septembre 2012.
- Bodson L., « De plus en plus de femmes sans enfant », *Les cahiers du CEPS/ INSTEAD*, avril 2010.
- Debest Ch., « Carrières déviantes. Stratégies et conséquences du choix d'une vie sans enfant », *Mouvements*, n° 82, 2015, p. 111-122.
- Debest Ch., *Le choix d'une vie sans enfant*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.
- Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
- Froidevaux-Metterie C., « La non-maternité, ultime liberté », *Philosophie magazine*, 2015.
- Mazuy M., Debest Ch. et l'équipe de l'enquête Fecond, « Rester sans enfant : un choix de vie à contre-courant », *Population et Sociétés*, n° 508, février 2014.
- ONU, *World Contraceptive Patterns*, 2013.
- Panel P., Jost S., et al., « Contraception des femmes françaises de 15 à 45 ans : enquête nationale sur un échantillon représentatif de 5963 femmes », *European Journal of Obstetrics & Gynecology and Reproductive Biology*, vol. 42/6, 2014, p. 415-421.
- Tilmant I., *Epanouie avec ou sans enfant*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2008. Vallée E., *Pas d'enfants pour Athéna*, Paris, MJW Éditions, 2014.

²⁵ C. Bailly, *Sage-femme et non-désir d'enfant : une ambivalence ? Etude des personnalités professionnelles et individuelles des sages-femmes n'ayant pas de désir d'enfant au travers de neuf entretiens semi-dirigés*, Mémoire, École Régionale de sages-femmes, Tours, 2019.